



# FESTIVALS/

## «One Song» de Miet Warlop, assourdissant dessus dessous

**La plasticienne et chorégraphe belge repousse la limite du supportable dans un spectacle cacophonique qui se veut une expérience extatique mais s'impose surtout comme une épreuve pour les sens.**

**A** lors, on aime ou on n'aime pas *One Song* de la plasticienne chorégraphe belge Miet Warlop ? Qui accepterait de répondre à notre place à l'interrogation basique ? Question stupide car évidemment tel n'est pas le sujet : bien sûr qu'on déteste être confrontée à nos propres limites sensorielles – l'ouïe outragée par une cacophonie puissante malgré les bouchons d'oreille distribués à l'entrée – et encore plus assister à ce qu'on suppose être la souffrance de la douzaine d'acteurs-performeurs-musiciens pris dans une gestuelle de plus en plus épuisante et qui finissent tour à tour par s'affaler sur des matelas. Il y a un gagnant à cette lutte, celui qui reste, titubant, incapable de s'arrêter, continuant à tourbillonner sur lui-même, de plus en plus lentement, jusqu'à ce qu'enfin le mouvement s'arrête, ou plutôt

qu'il le suspende en faisant taire le métronome.

Oui, mais tout de même : trouve-t-on du sens à ce qui semble être une allégorie de la compétition – le toujours plus quoi qu'il en coûte, le au-delà des limites jusqu'à ce que mort s'ensuive – que nous imposerait à la fois l'économie libérale et un mauvais génie personnel absurde impossible à satisfaire ou à liquider ? Miet Warlop nous propose-t-elle une version arty du fameux *On achève bien les chevaux* de Sydney Pollack avec Jane Fonda et Michael Sarrazin, qui montre au cœur de la Grande Dépression américaine la prolifération de marathons de danse fréquentés par des gens accablés par la misère et qui espèrent le gros lot ? Pas du tout ! Contresens absolu ! Si l'on en croit les différentes interviews qu'a données Miet Warlop, sa dernière proposition, quatrième

volet d'une « Histoire(s) du théâtre » initiée par Milo Rau, serait au contraire un hymne à la joie, une expérience communautaire sur le bonheur d'être ensemble. Laquelle procurerait « une boule d'énergie » proche de l'extase, et non une paralysie de tous les sens, antithèse rimbaldienne.

**Boxer.** Reprenons donc au commencement : qu'a-t-on vu ? Pourquoi perçoit-on l'inverse de ce que semble escompter Miet Warlop et quitte-t-on la représentation meurtrie, hagarde, tendue, heureuse que tout show ait une fin, mais admirative de la performance des douze musiciens-danseurs sur scène et de la cohérence de cet ensemble qui joue pourtant sur la dissonance ?

L'ouvreur prévient gentiment le spectateur : « *N'hésitez pas à prendre des bouchons d'oreille, vous en aurez bien besoin.* » Que





va-t-on rater de la performance-épreuve, si elle est adoucie à l'avance par une petite béquille? On le comprendra vite, ce *One Song* engage à tendre de l'oreille autant qu'il excite et repousse la limite du supportable. Sur le plateau, il y a donc au fond de la scène une tribune sportive où sont regroupés des supporters autour d'une harangueuse en orange, pléthore de batteries diverses suffisamment éloignées pour qu'elles exigent des batteurs des sauts, un métronome discret qui donnera néanmoins le tempo, une poutre côté jardin, un violon mais aussi un violoncelle imposant qui repose sur un matelas de gym, un drapeau qui vole, bref une ambiance sportive et musicale, et des gens qui commencent à boxer et s'étirer d'abord mollement. Plus tard, ils se battent contre eux-mêmes, contre les éléments, contre le mistral, contre des seaux d'eau qui tombe dru, tout en jouant du violon en esquissant des pas sur la poutre, ce sera ensuite un violoncelle que la musicienne ultraconcentrée réussira à manier sur la barre.

L'harangueuse vocifère, le son volontairement saturé la rend incompréhensible, on saisit néanmoins quelques mots, elle semble un alter ego du Dictateur de Chaplin, avec ces gestes militaires et encourageant le mimétisme. Tous chantent, la chanson qui déraile en méga concert reviendra une quarantaine de fois, et certains spectateurs sont eux aussi pris dans le rythme. Pour les autres, le spectacle est celui de l'effort, y compris celui du gros violoncelle qui tanguent sur la poutre.

**Entropie.** C'est amusant comme en ce début de festival, la destruction du décor et des sentiments est une trame au-

tour de laquelle s'organisent plusieurs spectacles – de manière ludique et distanciée dans le merveilleux *Sans tambour* de Samuel Achache, de manière plus frontale et gratuite ici. Le festival Paris l'été propose heureusement une autre occasion de découvrir le travail de Miet Warlop avec *After All Springville*, une forme modeste mais plus drôle, où là encore, il est question d'emballage et d'entropie à travers le destin d'une maison en carton qui devient folle. On y reviendra.

**ANNE DIATKINE**  
(à Avignon)

**ONE SONG : HISTOIRE(S)  
DU THÉÂTRE IV** de MIET  
WARLOP jusqu'au 14 juillet  
dans la cour du lycée Saint-  
Joseph à Avignon.  
et **AFTER ALL SPRINGVILLE**  
dans le cadre du festival  
Paris l'été, les 23 et 24 juillet  
au théâtre Paris-Villette.





Sur scène, une douzaine d'acteurs-performeurs-musiciens.

PHOTO CHRISTOPHE RAYNAUD DE LAGE. [FESTIVAL D'AVIGNON](#)

